

veur et du peintre ; il ne se rend pas compte de la difficulté vaincue, et perd ainsi une jouissance qui n'est pas entièrement à dédaigner, quoique souvent on en ait fait trop de cas. Mais lorsque ce plan me paraît si simple, ces contrastes si intéressants, ces figures si vivantes et si vraies ; lorsque j'entre ainsi et avec tant de bonheur dans les idées, dans les sentiments qui animent ces personnages ; lorsque chacun de leurs traits, de leurs gestes, chaque détail de leur physionomie et de leur pose a pour moi une signification si nette, et me révèle si clairement les mille mouvements de leur ame ; lorsque, au milieu de cette représentation exacte de la vie, en présence du bien et du mal qui y éclatent aussi bien que dans le monde réel, mon cœur se sent saisi de tous les sentiments que la vue de l'homme peut faire naître dans l'homme, l'affection, la haine, la pitié, tout ce qui nous attire vers nos semblables ou nous en repousse : lorsqu'enfin, des yeux de l'esprit je vois planer sur cette toile quelque grande idée qui, enlevant mon ame hors de cette terre, la transporte dans la région du divin ; alors, oui alors, monsieur, je le déclare sans crainte de me tromper, il y a là une belle œuvre ; et quoique les artistes de profession puissent y trouver à blâmer, quelques critiques qu'ils puissent faire du dessin, ou du ton, ou de la couleur, je ferme l'oreille et je persiste à admirer.

Murillo a dessiné moins bien que Raphaël ; cela est très possible : je laisse aux plus habiles à en décider. Je tiens même pour chose très utile qu'ils étudient sérieusement cette question, pour la grande gloire de la vérité, et le plus grand enseignement des peintres actuels. Mais cette infériorité sur un point ne doit point nous rendre insensibles aux sublimes beautés qui la compensent. On va loin quand on est une fois engagé dans cette voie de dénigrement par comparaison : et, dans quelque art que ce soit, si on juge les hommes par ce